

Jean Fourton
Freud franc-maçon

Sophie Auillé

Comme le fait remarquer Jean Fourton au début de son livre, depuis que la psychanalyse existe, des générations d'analystes se sont posé – et continuent de se poser, on peut du moins le souhaiter – la question de la transmission de la psychanalyse. Comment celle-ci opère-t-elle ? Peut-elle se théoriser ?

Selon lui, la transmission, plutôt un art qu'une science, se fait de façon coexistante par l'expérience de la cure personnelle et le transfert à Freud : « Sans le transfert, même lointain, à Freud, pas de cure psychanalytique, ni hier, ni aujourd'hui, ni demain. » (p. 19) Jean Fourton, qui fut membre de l'École freudienne de Paris, se réfère très souvent, au long de cet ouvrage, à Lacan, dont il fut l'analysant et l'élève, mais il fait remarquer que si Lacan fut certes « l'héritier privilégié de Freud, et aussi son lecteur, interprète, témoin textuel, transmetteur » (p. 19), le « signifiant Lacan » ne saurait pour autant occulter le « signifiant Freud ».

Alors, interroge-t-il, est-ce au nom de ce transfert à Freud, d'un transfert qu'il ne faudrait pas risquer d'entacher, que « dans les repères chronologiques de l'histoire freudienne, il y a d'habitude un trou, entre 1895 et 1900, comme s'il ne s'était rien passé, notamment en 1897... (p. 13) » ? Pourquoi donc, en un mot, tant de « discrétion » sur l'appartenance de Freud, pendant quarante-deux ans, de 1897 jusqu'à sa mort en 1939, à l'ordre maçonnique du B'nai B'rith ?

Avec cet ouvrage au titre quelque peu provocateur, Jean Fourton entend réparer un oubli récurrent dans les biographies de Freud et ainsi contribuer à la possibilité d'une relecture de son œuvre sous un nouvel éclairage. En effet, selon lui, l'usage que fit Freud du public que constitua pour lui sa loge, banc d'essai de ses travaux et de certaines de ses découvertes et le silence qui entoure cette appartenance de Freud au B'nai B'rith, font absolument partie de l'histoire de la psychanalyse.

Comme il l'écrit de façon plaisante, « le jardin de Freud a été ratissé dans tous les sens depuis plus d'un siècle », donnant lieu à d'innombrables publications, et pourtant quelle discrétion autour de l'appartenance de Freud à cet ordre maçonnique du B'nai B'rith ! L'auteur fait remarquer à ce propos que « le silence ambiant de Freud et de ses suivants semble constituer là comme une histoire d'amour fautive » (p. 13), cette discrétion ne pouvant être mise au seul compte du secret prescrit par toute obédience maçonnique ni de l'antisémitisme de l'époque – les francs-maçons furent aussi parmi les victimes du nazisme. Il s'interroge sur le statut du silence, véritable point aveugle entourant ce moment de dépression chez Freud qui présida à son initiation dans l'ordre maçonnique du B'nai B'rith.

Car c'est en effet dans un moment de grand désarroi, où comme il le confiera à Martha, son épouse, il a même envisagé le suicide, que Freud appelle au secours son ami, et médecin personnel à l'époque, Edmund Kohn. Celui-ci, quasiment comme une prescription, lui propose le « refuge fraternel » de cet ordre maçonnique du

B'nai B'rith auprès duquel Freud trouvera un accueil et une solidarité qui ne se démentiront pas et c'est dans sa loge que Freud présentera, en quelque sorte « en avant-première », nombre de ses avancées théoriques, à commencer par *l'Interprétation des rêves*.

Cet ouvrage très intéressant, mais auquel on fera le léger reproche d'être par moments un peu trop foisonnant, apporte de nombreuses informations sur la franc-maçonnerie et son fonctionnement – l'auteur propose même un lexique en annexe –, sur l'histoire du B'nai B'rith, sa naissance, son rayonnement actuel. On y découvre au passage un certain nombre de noms connus, parmi eux ceux de Max Graf, le père du « petit Hans », ainsi que ceux d'Einstein ou de Stefan Zweig qui furent également membres du B'nai B'rith, on y apprend par exemple au détour d'une page qu'au lendemain de la Première Guerre mondiale, sous l'égide du président Wilson, les B'nai B'rith ont contribué à rédiger le traité de Versailles, notamment sur la question de la protection des minorités.

Mais ce qui nous retiendra évidemment au premier chef, c'est la manière dont sa loge a durablement constitué pour Freud un public choisi, attentif, bienveillant – en fin d'ouvrage une biographie actualisée fait état des présentations qu'y fit Freud, pas moins de 27 conférences entre 1897 et 1917 – et le fait qu'il a, comme l'écrit Jean Fourton à la fin de son livre, emporté dans sa mort « son secret de quarante-deux ans de fidélité au B'nai B'rith, comme un choix d'objet d'amour fraternel caché – un objet petit "a", aurait peut-être dit Lacan ? –, en tout cas un horizon désirant, une source fondamentale d'énergie, de savoir, de motivation et d'inspiration, pour lui et l'humanité » (p. 96-97).

Dans une lettre du 6 mai 1926, adressée en remerciement au président de sa loge pour avoir fêté son 70^e anniversaire, Freud, qui n'avait pu être présent pour des raisons de santé, revient sur la solidarité que lui a témoignée le B'nai B'rith : « Il ne fut jamais question pour moi d'essayer de vous convaincre de mes nouvelles thèses, mais, à une époque où personne en Europe ne voulait m'écouter et où je n'avais encore aucun élève à Vienne, vous m'avez prêté une attention bienveillante. Vous avez été mon premier auditoire. » (p. 54) Comment ne pas penser ici à la manière dont un temps Fliess représenta pour lui son « seul public » ?

Il y a évidemment un monde entre l'initiation pratiquée dans la franc-maçonnerie et le dispositif de la passe proposé par Lacan, néanmoins, à la lecture de cet ouvrage, certains traits sont intéressants à interroger, comme par exemple la question du rituel qui permet de faire une coupure entre le monde profane et le sacré et, comme le fait finement observer Jean Fourton, la question de la croyance ne peut être balayée d'un revers de main, « le clivage entre être ou ne pas être croyant » (p. 57), chez Freud comme chez tout être humain, ne se laisse pas si facilement attraper.

Si Freud a emporté avec lui, dans ce que les francs-maçons appellent « l'Orient éternel », le secret de sa durable appartenance au B'nai B'rith – l'auteur fait à ce propos remarquer que « Freud n'a été si longuement et fermement assidu à aucune autre institution au cours de sa vie » (p. 35) –, nous pouvons, nous, interroger ce fait que c'est à un public extérieur au monde psychanalytique – un monde plus « fraternel » ? – que Freud a pu d'abord faire entendre le fruit de ses élaborations, comme s'il y avait eu nécessité pour lui d'introduire de l'altérité, et pas seulement du fait du caractère inouï, au sens propre du terme, de ses recherches.

L'un des mérites de ce livre, en levant le voile sur ce trou de quelques années dans la biographie de Freud, plutôt que de prétendre à résoudre une énigme, est d'ouvrir à de nouvelles pistes de recherche.

